

En Normandie

Un auteur : Guy de Maupassant

- Extrait de « Un normand »

Nous venions de sortir de Rouen et nous suivions au grand trot la route de Jumièges. La légère voiture filait, traversant les prairies ; puis le cheval se mit au pas pour monter la côte de Canteleu. C'est là un des horizons les plus magnifiques qui soient au monde. Derrière nous Rouen, la ville aux églises, aux clochers gothiques, travaillés comme des bibelots d'ivoire ; en face, Saint-Sever, le faubourg aux manufactures qui dresse ses mille cheminées fumantes sur le grand ciel vis-à-vis des mille clochetons sacrés de la vieille cité.

Ici la flèche de la cathédrale, le plus haut sommet des monuments humains ; et là-bas, la « Pompe à feu » de la « Foudre », sa rivale presque aussi démesurée, et qui passe d'un mètre la plus géante des pyramides d'Égypte.

Devant nous la Seine se déroulait, ondulante, semée d'îles, bordée à droite de blanches falaises que couronnait une forêt, à gauche de prairies immenses qu'une autre forêt limitait, là-bas, tout là-bas. De place en place, des grands navires à l'ancre le long des berges du large fleuve. Trois énormes vapeurs s'en allaient, à la queue leu leu, vers le Havre ; et un chapelet de bâtiments, formé d'un trois-mâts, de deux goélettes et d'un brick, remontait vers Rouen, traîné par un petit remorqueur vomissant un nuage de fumée noire.

- Extrait de « Toine »

[...] Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes entourées de fossés et d'arbres.

Elles étaient là, ces maisons, blotties dans ce ravin couvert d'herbes et d'ajoncs, derrière la courbe qui avait fait nommer ce lieu Tournevent. Elles semblaient avoir cherché un abri dans ce trou comme les oiseaux qui se cachent dans les sillons les jours d'ouragan, un abri contre le grand vent de mer, le vent du large, le vent dur et salé, qui ronge et brûle comme le feu, dessèche et détruit comme les gelées d'hiver. [...]

- Extrait de « Une vie »

[...] Bientôt apparut le village d'Yport. Des femmes qui raccommodaient des hardes, assises sur le seuil de leurs demeures, les regardaient passer. La rue inclinée, avec un ruisseau dans le milieu et des tas de débris traînant devant les portes, exhalait une odeur forte de saumure. Les filets bruns, où restaient de place en place des écailles luisantes pareilles à des piécettes d'argent, séchaient entre les portes des taudis d'où sortaient les senteurs des familles nombreuses grouillant dans une seule pièce.

Quelques pigeons se promenaient au bord du ruisseau, cherchant leur vie.

Jeanne regardait tout cela qui lui semblait curieux et nouveau comme un décor de théâtre.

Mais, brusquement, en tournant un mur, elle aperçut la mer, d'un bleu opaque et lisse, s'étendant à perte de vue.

Ils s'arrêtèrent, en face de la plage, à regarder. Des voiles, blanches comme des ailes d'oiseaux, passaient au large. À droite comme à gauche, la falaise énorme se dressait. Une sorte de cap arrêtait le regard d'un côté, tandis que de l'autre la ligne des côtes se prolongeait indéfiniment jusqu'à n'être plus qu'un trait insaisissable.

Un port et des maisons apparaissaient dans une de ces déchirures prochaines ; et de tous petits flots qui faisaient à la mer une frange d'écume roulaient sur le galet avec un bruit léger.

Les barques du pays, halées sur la pente de cailloux ronds, reposaient sur le flanc, tendant au soleil leurs joues rondes vernies de goudron. Quelques pêcheurs les préparaient pour la marée du soir.

[...]

Des auteurs locaux

- Jean Vauquelin de la Fresnaye (poète, né dans l'Orne vers 1536, mort à Caen en 1606)

*...les étangs poissonneux,
les taillis chevelus, les montagnes ombrées,
les vallons fleurissants, les verdoyantes préses,
donnent tout le plaisir, tout le contentement
que pourroit souhaiter un bel entendement.*

- Charles-Julien Liout de Chênedollé (poète, né à Vire en 1769, mort à Burcy, Calvados, en 1833)

*Montre-moi le soleil aux portes de l'occident
Quand des splendeurs du soir encore tout adent,
Il descend radieux derrière ces grans hêtres ; [...]
Rougit leurs vastes troncs, à travers leurs rameaux
Enfonce et brise au loin ses lumineux faisceaux ;
Et d'un ord enflammé teint le front du nuage
où, sans foudres encor, dort le muet orage.*

Il y avait plaisir étant à cheval à effleurer du regard les champs, les herbages, les moissons qui se jouaient sous les fraîches brises du printemps. Il y avait plaisir à passer sous les voutes parfumées de ses accacias en fleurs qui balançaient leurs longues grappes d'albâtre sur les froments en épis qui ondoyaient à leurs pieds.

*J'aime ...[...]
La colonne en ruine et les palais déserts
Dont l'arbuste a percé les frontons entr'ouverts [...]
Ces créneaux mutilés par l'âge et les autans
Que la mousse a jaunis et que verdit le lierre ; [...]
Ces hauts murs escarpés, jadis teints de carnage,
Où la ronce serpente, où l'églantier sauvage
Vacille au gré des vents, et prête à ses débris
Le jeune et frais éclat de ses bouquets fleuris...*

D'autres lieux

- Emile Zola « La terre » (la Beauce)

[...] C'étaient des murs bas, une tache brune, de vieilles ardoises, perdue au seuil de la Beauce, dont la plaine, vers Chartres, s'étendait. Sous le ciel vaste, un ciel couvert de la fin d'octobre, dix lieux de cultures étalaient, en cette saison les terres nues, jaunes et fortes, des grands carrés de labour, qui alternaient avec les nappes vertes des luzernes et des trèfles ; et cela sans un coteau, sans un arbre, à perte de vue, se confondant, s'abaissant, derrière la ligne d'horizon, nette et ronde comme une mer. Du côté de l'ouest, un petit bois bordait seul le ciel d'une bande roussie. Au milieu, une route, la route de Châteaudun à Orléans, d'une blancheur de craie, s'en allait toute droite pendant quatre lieues, déroulant le défilé géométrique des poteaux du télégraphe. Et rien d'autre, que trois ou quatre moulins de bois, sur leur pied de charpente, les ailes immobiles. Des villages faisaient des îlots de pierre, un clocher au loin émergeait d'un pli du terrain, sans qu'on vit l'église, dans les molles ondulations, de cette terre du blé. [...]

- Honoré de Balzac « Le lys dans la vallée » (Vallée de l'Indre)

[...] Imaginez au delà du pont deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmin et de clématites ; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs devant toutes par les chemins : voilà le village du Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église plein de caractère, une église du temps des croisades, et comme tous les peintres en cherchent pour leurs tableaux. Encadrez le tout de noyers aquatiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu de longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un de mille points de vue de ce beau pays. [...]

- Julien Gracq (1910-2007) « Le rivage des syrtes »

[...] la flèche des sables fermait l'horizon d'une barre noire ; par la passe ouverte, les rouleaux de vagues gonflées par la marée déferlaient en paliers phosphorescents de neiges écumeuses ...qui semblaient crouler théâtralement par saccades du cœur même de la nuit. [...]

Des textes extraits de la littérature de jeunesse

- Extrait de « Le petit garçon qui avait envie d'espace » de Jean GIONO

[...] le petit garçon était déjà en haut de l'arbre, tellement il avait envie de voir enfin l'espace libre. Et il le vit.

C'était comme un immense tapis sur lequel les couleurs dessinaient des formes : des carrés, des triangles, des rectangles, des losanges, ou bien de grandes formes avec de nombreux côtés. Toutes ces formes étaient cousues les unes aux autres, comme les pièces de la belle descente de lit que sa mère avait faite avec des morceaux d'étoffe. Il y avait des labours, des prés, des champs, des vergers, des forêts. Et ce tapis s'en allait aussi loin que l'œil pouvait voir. Le plus grand étonnement du petit garçon fut de se rendre compte que l'œil pouvait voir si loin. Il comprenait maintenant ce qu'on voulait dire quand on disait « à perte de vue ». C'était très loin. C'était même si loin que peut-être ça n'existait pas. Car sa vue ne se perdait pas, elle s'en allait simplement jusqu'à l'endroit où le tapis de l'espace rejoignait le tapis du ciel.

- Extrait de « Rouge Braise » de Rolande CAUSSE - Folio junior

[...] Dounia choisit le chemin le plus long. Elle suit la route des « vergnes » qui zigzague entre les peupliers et les marécages. Passe la rivière sur le vieux pont de pierre. Elle pédale lentement. Au loin de la cabane de la sorcière. Ainsi appelle-t-on, dans le village, une vieille femme qui vit seule dans une maisonnette de planches, éloignée de toute habitation.

Dounia aime ce lieu. Un ruisseau coule, sautant de pierre en pierre. Un grand balcon de bois parcourt la façade. Il s'ouvre sur un large ponton qui enjambe le maigre filet d'eau. Sur l'autre rive de petites marches et le chemin de chevrier qui file vers la route. Sur le balcon la vieille femme, tout de noir vêtue, tisse l'osier. [...]

- Extrait de « Le collectionneur d'instant » de Quint BUCHHOLZ - Milan jeunesse

[...] Nous habitons un immeuble dans la rue du Port, une large avenue qui traversait la ville et menait au port et à l'embarcadère du ferry-boat.

Le magasin de mon père occupait le rez-de-chaussée. Sur l'enseigne fixée au dessus de la porte, était écrit en lettres bleu foncé : Quincaillerie, et en dessous, dans une écriture plus petite, Propr. E. Buchholz. Les habitants de l'île achetaient leurs outils chez mon père, charnières, serrures, vis et clous de toutes les tailles et toutes les formes. [...]

[...] Notre appartement se trouvait au-dessus du magasin. Je partageais une chambre avec mon frère aîné [...]

[...] Les premières hirondelles de mer étaient de retour et emplissaient l'air de leurs appels. Le vent chassait devant lui des fragments de nuage dans le bleu du ciel et rabattait sur les terres l'air marin chargé de sel.

Un camion jaune de déménagement s'était garé devant l'immeuble. Des hommes en bleu de travail en sortirent des cartons, des tables, des chaises, des étagères, des pots de fleurs, un vieux globe terrestre, un chevalet et un large fauteuil tendu de velours rouge foncé. [...]

- Extrait de « Ippon » de Jean-Hugues Oppel – Syros jeunesse

[...] Les croisillons du portail en fer forgé se projettent en ombres chinoises sur le pavé.

L'avenue aboutit à une place en demi-lune, devant les grilles cadénassées d'un jardin public. Il y a des arbres au feuillage clairsemé, des massifs fleuris dans les allées, un bac à sable et des balançoires à péage près de la fontaine. On massacre Mozart le dimanche, dans le kiosque à musique.

Au delà du parc s'étend une zone pavillonnaire, perdue aux confins du quartier. Les maisonnettes sont regroupées en pâté compact cerné par des immeubles à étages ; elles résistent vaillamment à la voracité des marchands de béton isolé au cœur de la cité.

Ici aussi les fenêtres sont bleuies par les palpitations télévisuelles et débitent des tranches lumineuses laminées par les jalousies des volets clos. [...]

- extrait de « *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* » de Selma Lagerlöf

[...] Au bout d'un moment, le garçon se força quand même à jeter un coup d'œil en bas. Et il découvrit qu'au-dessous de lui on avait étalé une grande nappe, divisée en une quantité incroyable de carreaux, petits et grands.

« Où diable suis-je donc arrivé ? » se demanda-t-il ?

Il ne voyait rien d'autre que cet assemblage de carreaux. Certains étaient de travers et certains en longueur, mais partout c'étaient des lignes droites et des angles nets. Rien n'était rond, rien n'était courbe.

« Qu'est-ce que c'est que cette étoffe à carreaux que je vois ? » marmonna le garçon sans attendre de réponse.

Mais les oies sauvages qui volaient à ses côtés crièrent tout de suite :

« Des champs et des prés. Des champs et des prés. »

Alors il comprit que cette grand étoffe à carreaux qu'il survolait était les terres plates de Scanie. Et il comprit pourquoi elle était si bariolée et si quadrillée. Tout d'abord, il reconnut les carreaux d'un vert intense : c'étaient les champs de seigle qu'on avaitensemencés l'automne dernier et qui étaient restés verts sous la neige. Les carreaux d'un jaune terne étaient des chaumes qu'on avait moissonnés l'été dernier, les bruns d'anciens champs de trèfle, et les noirs des champs à betteraves non cultivés ou des jachères récemment labourées. Les carreaux bruns à bord jaunes étaient certainement des forêts de hêtres puisque les grands arbres de l'intérieur de la forêt perdent leurs feuilles en hiver tandis que les jeunes qui poussent en bordure gardent jusqu'au printemps leurs feuilles sèches et jaunies. Il y avait aussi des carreaux sombres avec du gris au milieu : c'étaient les grands fermes bâties autour de la cour, avec leurs toits de chaume noircis et leurs cours pavées. Et des carreaux verts bordés de marron aussi : c'étaient les parcs, dont les pelouses reverdissaient déjà tandis que les arbres n'avaient encore que leur écorce nue et marron.

Le garçon ne peut s'empêcher de rire en contemplant ce véritable quadrillage. " [...]